

Sur l'introduction de l'informatique dans l'étude de la littérature

Bernard Gicquel

► **To cite this version:**

Bernard Gicquel. Sur l'introduction de l'informatique dans l'étude de la littérature. Bulletin de l'EPI (Enseignement Public et Informatique), Association EPI 1987, pp.169-176. edutice-00000996

HAL Id: edutice-00000996

<https://edutice.archives-ouvertes.fr/edutice-00000996>

Submitted on 21 Oct 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SUR L'INTRODUCTION DE L'INFORMATIQUE DANS L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE

Bernard GICQUEL

L'application de l'informatique à quelque discipline que ce soit repose, on le reconnaît assez généralement entre autres, sur deux principes : la simulation et la modélisation. Il y a une liaison interne entre ces deux exigences. D'abord au nom de l'économie : la simulation de démarches exécutées intuitivement de la manière la plus simple ne va pas sans montages souvent fort complexes. Si l'on ne commence pas par simplifier, les complications induites par l'informatisation risquent de devenir inextricables ou insurmontables. Ensuite au niveau de la logique : si la simulation est le but à atteindre, la modélisation est un préalable, puisque l'on ne parviendra à simuler que ce qu'on aura modélisé. Ces deux préoccupations ne sauraient sans doute être perdues de vue lorsqu'on tente une approche informatique de l'enseignement littéraire.

Le recours à la simulation dans ce domaine ne paraît guère pouvoir ambitionner autre chose, en un premier temps du moins, que de refléter aussi exactement que possible les pratiques, pour une simple raison de commodité et sans ignorer la difficulté de ce terme, on dira traditionnelles. Les matériaux fournis à l'entrée et le produit fini qu'on obtient à la sortie doivent être, en principe, d'un "contenu" identique ou du moins très largement analogue à ce qu'il serait en dehors de tout souci d'informatisation. Mais les contraintes de l'informatique qui assure le passage de l'entrée à la sortie par un ensemble de transformations qui lui appartiennent en propre font que la "présentation" des données initiales et des résultats finals peut différer parfois assez sensiblement de ce qu'elle est dans la normale. Si l'on ne veut pas se couper des études littéraires traditionnelles, qui resteront encore longtemps sinon toujours dominantes, il est sans doute nécessaire d'accomplir un effort particulier pour surmonter cet écart. Les deux problèmes qui se posent alors seraient le conditionnement informatique des données littéraires et l'exploitation littéraire des aboutissants informatiques.

Modéliser ce qui se fait dans l'enseignement de la littérature implique à l'évidence qu'on simplifie, qu'on ramène à l'essentiel. Mais qui dira si l'essentiel n'est pas justement ce qui a été perdu au cours de la modélisation ? Le débat risque d'être interminable et peut-être de pure forme si l'on ne s'en tient pas à quelques distinctions. D'abord on ne saurait sans doute modéliser l'ensemble mais seulement certaines parties de l'enseignement littéraire. Le pluriel est ici important, car il ne serait pas souhaitable qu'une seule et unique partie de cet enseignement bénéficie de l'informatisation. D'autre part, chacun sait qu'il n'y a pas une manière unique d'enseigner la littérature. On admettra, en principe, que telle forme de l'enseignement littéraire n'est pas a priori moins modélisable que telle autre. Du moins en droit. Dans la pratique, il est clair que la modélisation sera plus ou moins aisée selon les cas, mais c'est une autre question.

À suivre ces deux voies de réflexion, il semble que les choix d'une informatique appliquée à l'enseignement de la littérature se situent dans un espace difficile à structurer et que l'on aimerait dire à géométrie variable. Jeter des ponts entre une pratique littéraire fondamentalement mouvante qu'il faut bon gré mal gré systématiser et une informatique dont les rigidités initiales s'estompent de plus en plus alors même qu'elle se diversifie n'est pas chose aisée. Cela exige sans doute des capacités de médiation, de négociation et de conciliation dont la pédagogie un tantinet dogmatique des dernières décennies n'a guère apporté la preuve. Pourtant l'exigence d'habileté diplomatique à inventer les détours, les transitions et les accommodements nécessaires entre l'esprit de finesse et les contraintes technologiques est inéluctable.

Si l'on mesure à cette aune les seules réalisations qui paraissent jusqu'à présent relever d'un enseignement littéraire assisté par ordinateur, force est de constater que ces desiderata, pourtant fondamentaux, ne sont pas satisfaits. D'abord il semble bien que, partant de l'idée de simulation, on se soit mépris dans le choix du *simulandum*. Utiliser l'ordinateur pour faire de la lexicométrie appliquée aux textes littéraires, c'est imiter ce qui se fait - très légitimement d'ailleurs - dans un certain secteur de la recherche, mais non ce qui est le tout-venant d'un enseignement rigoureusement littéraire. Sans doute s'empresse-t-on de déclarer que ces pratiques ne sont pas liées à l'ordinateur et se conçoivent parfaitement dans un enseignement non informatisé. Certes, mais cette nouvelle interprétation du principe de simulation selon laquelle le réel aurait désormais à simuler les processus informatiques n'est pas faite pour arranger les choses. Enfin, une tendance générale à

considérer que les études littéraires devraient simuler les approches linguistiques paraît animer ces entreprises. Le point commun à tout cela, c'est que l'enseignement littéraire y est conçu comme destiné à être le simulacre d'autre chose que lui-même : l'enseignement devient une recherche miniaturisée, la littérature une linguistique transposée et l'informatique y joue le rôle de la servante maîtresse. L'entreprise ne vise donc objectivement à rien d'autre qu'aliéner la pédagogie de la littérature, en la déposédant de sa spécificité propre. Dans la perspective "stratégique" ici choisie, il paraît difficilement évitable que les études littéraires ne se considèrent plutôt agressées que soutenues ou enrichies par une telle manière de faire. L'addition de ce qui me paraît être trois interprétations fallacieuses de l'idée de simulation ne saurait constituer un argument solide en faveur de l'introduction de l'informatique dans la pédagogie littéraire et l'on peut même craindre que cette manière de procéder ne fournisse des armes aux adversaires potentiels de l'informatisation.

La question toutefois n'est pas seulement de savoir si, pour faire entrer l'informatique dans l'enseignement de la littérature on doit manœuvrer de telle ou telle façon mais bien plutôt de définir quel peut être le contenu d'un enseignement littéraire informatisé. La première idée qui vient normalement à l'esprit est de faire exécuter à l'ordinateur des décomptes sur les mots. On peut alors se flatter de procéder de manière scientifique, au sens de la simulation, puisqu'on imite la démarche statistique des sciences exactes, mais aussi au sens de la modélisation, puisque les relations de fréquence que l'on établira à l'intérieur du discours relèveront apparemment d'un modèle mathématique. Là encore cependant des difficultés surgissent. Lorsqu'on suppose, au nom de l'homogénéité requise pour utiliser la statistique, que tous les personnages d'une pièce de théâtre devraient parler le même langage ou encore que le début, le milieu et la fin d'un texte ne devraient pas présenter de différences, on recourt à des hypothèses manifestement absurdes s'agissant de textes littéraires. Heureusement, la statistique établit que les textes surdéterminés ne répondent pas à des distributions aléatoires. On pouvait s'en douter sans elle, quelque satisfaction que l'on éprouve à voir la science confirmer cette intuition. Quelle est cependant la valeur pédagogique d'une démarche qui consiste systématiquement à infirmer une hypothèse aberrante ? Quant au résultat, il bénéficie sans doute d'une précision chiffrée qui pourrait être fort avantageuse si on savait l'exploiter. Mais les considérations toujours très générales qu'il inspire font perdre cet acquis potentiel par le flou dans lequel elles se

cantonnent. Leur caractère tautologique donne à penser qu'on a seulement substitué la paraphrase des chiffres à celle des mots.

En matière de modélisation, la méthode employée laisse croire que le modèle mathématique ou la structure que l'on recherche peuvent faire l'objet d'une observation empirique. On dissimule ainsi que ces objets scientifiques sont des produits de l'activité mentale et des constructions que l'esprit doit élaborer. Poussé par une sorte d'impatience de compter, on tend naturellement à négliger les précautions méthodologiques dont s'entourent les sciences sociales qui déplorent la "tendance à faire des calculs pour éviter de réfléchir" et observent que les statistiques "sont beaucoup plus des recettes permettant de surmonter la complexité du matériel à manier que des moyens d'un enchaînement rigoureux de la pensée ou des faits" (cité par M. Grawitz). Cette manière de faire qui semble renouer avec la scientisme de la fin du siècle dernier, comme si l'intention même de l'entreprise était de propager cette doctrine désuète, paraît bien peu conforme à l'épistémologie de notre temps. On sait, en effet, que la question méthodologique du choix entre les techniques (métriques ou non) se pose en fonction tant du traitement que celles-ci font subir à l'objet que des questions auxquelles ce traitement doit permettre de répondre. (P. Bourdieu). Sans doute le caractère réducteur du traitement infligé aux textes n'est-il pas indifférent à la pauvreté des réponses qu'il permet d'apporter.

Étant donné l'inadéquation de ces réponses aux questions réelles que se pose l'esprit et la problématique supplémentaire introduite par l'emploi de la mathématique appliquée, on peut se demander si, dans l'état actuel de la lexicométrie et de son intégration à la recherche littéraire en général, il est opportun que l'enseignement de la littérature poursuive dans cette voie la recherche d'une intégration de l'outil informatique.

Ne serait-il pas plus expédient de penser les études littéraires en des termes conformes à l'objet propre de la pédagogie - l'élève, l'étudiant qui apprend la littérature - et de se libérer des influences ou des modes qui l'en ont détourné. Une reconversion intellectuelle serait alors sans nul doute nécessaire pour se déprendre de l'idée trompeuse d'un texte en soi susceptible d'être exploré grâce à des moyens objectifs. Le "texte en soi", dans la mesure où il existe, relève de la recherche scientifique non de la pédagogie ou de la didactique. Celle-ci en revanche a un objet bien précis : apprendre à lire, connaître, goûter la littérature. Telle a été depuis toujours la vocation de l'enseignement littéraire et l'introduction

de l'informatique dans la société moderne n'y changera rien. Il est même pensable que l'envahissement technologique suscite par contrecoup une revalorisation des préoccupations humanistes, comme on peut s'en assurer quand on dialogue avec des informaticiens. Quoique valent ces prophéties, l'usager de la littérature, celui que l'enseignement cherche à éduquer lorsqu'il est sur les bancs du collège et du lycée est lui-même un objet scientifique. Les recherches littéraires sur la réception ont d'ores et déjà pris une place de plus en plus importante à côté des approches par le biais de la création, et suggèrent de définir la pédagogie de la littérature comme un apprentissage de la réception littéraire.

L'essentiel dans la réception de la littérature n'est pas la rigueur mais le discernement qui est sans doute l'art de percevoir des distinctions là même et peut-être surtout là où elles ne sont pas rigoureuses. "Tout ce qui est rigoureux est insignifiant" (René Thom). Sans doute la formation à cela est-elle une éducation à un sens des nuances, à une subtilité conceptuelle qui est naturellement aux antipodes de l'arithmétique élémentaire. L'esprit, en effet, n'est pas ici en présence d'éléments simples parfaitement définis et que l'on peut combiner additivement de proche en proche. Au contraire, il est confronté immédiatement à une totalité complexe qu'il doit décomposer en des sous-ensembles sans pouvoir espérer jamais, dans le cadre d'une approche extra-scientifique, remonter jusqu'aux composantes premières. L'usage même des termes que nous avons choisis montre bien que la pensée mathématique n'est nullement exclue d'une telle approche. Toutefois, le propre de la pensée littéraire paraît être de ne pas oublier que la mise entre parenthèses de certains sous-ensembles ne peut être que provisoire et qu'il faudra bien d'une manière ou d'une autre les retrouver en fin de parcours, car les études littéraires ne se conçoivent pas, surtout dans leur dimension pédagogique, en dehors d'une prise en compte de la totalité du phénomène littérature. C'est donc dire aussi que l'enseignement de la littérature est inséparable d'une formation de l'esprit à une dialectique empirique.

Le rappel trop sommaire de ces aspects intellectuels de l'enseignement littéraire ne vise à rien d'autre qu'à souligner des données incontournables pour toute pédagogie de la littérature. Lorsqu'on envisage une informatisation au lieu de songer à des transformations possibles mais qui n'apparaissent pas obligatoirement souhaitables, à tout le monde, il serait préférable de s'y adapter pour montrer que la puissance technologique peut aussi servir à cet apprentissage. A condition qu'elle s'y attache, une didactique informatisée peut aussi sans

doute apporter une contribution aux études littéraires et si cet apport est jugé intéressant, elle se fera normalement une place parmi les multiples modes de pensée et d'action qui concourent aux échanges d'idées. Il est vraisemblable qu'à terme les modifications qu'elle entraîne ne seront pas sans influencer sur la manière de concevoir la pédagogie de la littérature, mais il est difficile de dire à priori dans quel sens et dans quelle mesure. En tout cas, ce n'est pas à la pédagogie informatisée de vouloir ou de promouvoir telle ou telle transformation des études littéraires dans leur ensemble. Surtout, il ne faudrait pas oublier que l'introduction de l'informatique dans les études littéraires n'est pas susceptible d'amener celles-ci à adopter une méthodologie contraire à leur orientation profonde.

Dès lors qu'elles seraient prêtes à se guérir d'une fixation sur un modèle de scientificité inadéquat et à abandonner un rôle prescriptif qui paraît relever d'une stratégie bien maladroite, les recherches sur l'informatisation d'un enseignement de la littérature pourraient se consacrer à élaborer les interfaces capables d'assurer, avec une distorsion minimale, le passage de la pensée littéraire au logiciel. Cela suppose évidemment qu'il n'y a pas incompatibilité irrémédiable entre l'une et l'autre, qu'il est possible de concilier un découpage de la pratique littéraire conforme à ses articulations naturelles - tâche éminente de modélisation - et la "faisabilité" de la chose, qui conditionne la simulation. Quelques observations permettent de penser, jusqu'à preuve du contraire, qu'une telle hypothèse de pourrait être provisoirement retenue et soumise à vérification.

Les études littéraires peuvent, en effet, se concevoir comme le cas particulier, d'un problème général que l'informatique connaît bien, celui de la documentation. Sans forcer quoi que ce soit, on peut dire que la tâche de la pensée littéraire, c'est d'assimiler, de vérifier, de modifier, d'enrichir l'ensemble documentaire de faits et d'idées que la critique et l'histoire littéraire fournissent sur les textes. Dans cette perspective, le contenu propre d'une approche informatisée de la réception littéraire est constitué par le discours sur les textes littéraires, dans lequel elle se matérialise. Dès lors qu'on se préoccupe d'enseigner la réception de la littérature, ce sont donc la critique et l'histoire littéraire qu'il faut mettre sur support informatique. Leur discours doit évidemment être modélisé, je veux dire compacté, indexé avant informatisation. Mais c'est là une tâche qui n'est pas fondamentalement différente de la prise de notes ou de la pratique des fiches de lecture, c'est bien ce que chacun fait déjà lorsqu'il se constitue sur un sujet un dossier dans lequel il recueille les

informations glanées çà et là. Si la disquette remplace le bloc-notes et le fichier à cartes bristol, ce peut être pour la réflexion l'invite à une approche plus critique des sources d'information.

La tendance au formalisme objectiviste qui a régné sur la critique littéraire depuis quelques décennies a empêché la pratique dite de l'analyse de contenu de prendre au sein des études littéraires la place qui lui revient naturellement dans la perspective de la réception. Cette analyse de contenu, dont le domaine d'application actuel est la psychologie, se rattache directement aussi aux techniques de la documentation, car on peut la considérer comme une méthode d'indexation. Elle a donné lieu à une mise en forme informatique, qu'il faudrait sans doute réactualiser et aménager, dans le cadre du Général Inquierer. Elle se prête aux applications de la logique floue, puisque ses descripteurs sont l'équivalent exact de ce qu'on y appelle des "étiquettes". Enfin, elle permet de surmonter la dichotomie funeste, que les sciences sociales ont déjà dépassée, entre le qualificatif et le quantitatif. Il est donc concevable que l'on puisse grâce à elle non seulement faire des décomptes d'éléments qualitatifs mais aussi assurer le passage de l'observation quantitative au jugement qualitatif et, par ce biais, permettre à l'informatique pédagogique d'utiliser d'une nouvelle manière les textes littéraires sur support magnétique. Elle permettrait donc une éventuelle jonction avec l'informatique littéraire pratiquée au niveau de la recherche sans en être strictement tributaire.

Enfin l'informatique a développé, avec le traitement de texte, les bases de données et même les tableurs, des outils indispensables en dehors de toute compétence particulière en programmation. Avec les langages-auteurs ou un système comme Prolog, son emploi paraît devoir être facilité dans les disciplines linguistiques et littéraires. Et elle n'attend, semble-t-il, que d'être prise en charge par les littéraires pour s'appliquer aux études de littérature. Moins que les possibilités concrètes, ce sont sans doute les hommes, je veux dire les bonnes volontés et les idées, qui font défaut. Mais aussi les structures de recherche consacrées au second cycle des lycées et au premier cycle des universités.

Une condition préalable s'impose : en dépit de discours parfois très prometteurs, il ne faut pas attendre de l'informatique plus qu'elle n'est effectivement en mesure de fournir. Technique de traitement de l'information, elle est capable de stocker, de comparer, de reconnaître, de transférer, etc. Mais ici pas plus qu'ailleurs elle n'est susceptible de

produire les informations qu'elle gère. Celles-ci doivent préexister et faire l'objet d'une mise en forme adéquate. C'est dans cette formalisation que réside le principal problème intellectuel posé par l'informatique aux études littéraires. Dans la mesure où il se rattache à la thématique générale du rationalisme appliqué, ce problème se situe en dehors des préoccupations nourries par certaines écoles de pédagogie. La réflexion sur les apports de l'informatique à la didactique devrait donc s'engager à un niveau qui dépasse largement les études littéraires prises isolément. Son emploi, en effet, s'accompagne d'une remise en valeur de l'intellect, de la théorie, de la conscience critique et de la discipline mentale au détriment de la spontanéité brouillonne qui a été si souvent encouragée de fait au cours des dernières décennies.

Parler des études littéraires ou de la pédagogie d'une manière quelque peu indifférenciée peut sembler bien vague. Peut-être aurait-il mieux valu parler de critique, d'histoire ou de méthode littéraire. Ces termes pouvaient prêter à confusion en laissant penser que le propos s'applique seulement à une province particulière du travail sur la littérature, alors que sa visée essentielle est l'enseignement de la littérature en général. Il n'empêche que la diversité des approches est réelle et l'informatique doit la respecter. Informatisation ne saurait sans doute, en ce domaine, signifier uniformisation. Il y aurait en effet lieu de craindre que les partisans de la différence et du pluralisme, voire de la liberté du choix, ne rejettent l'informatique littéraire si elle s'inféodait à une méthode unique. Ouverture, variété devraient être au nombre de ses atouts. L'exploration comparative des possibilités inhérentes à des approches diverses pourrait alors être l'objet par excellence d'une recherche pédagogique. Il n'est pas évident a priori qu'un sujet doive être traité de telle manière plutôt que de telle autre, ni pour tous selon le même système. Le choix du traitement de texte, de la base de données ou du système de questions-réponses présente toujours des avantages et des inconvénients qui peuvent varier selon le niveau du public entre autres. Sans doute l'efficacité pédagogique de ces instruments de travail est-elle ce qu'il conviendrait d'établir expérimentalement pour éviter avant tout que l'introduction de l'informatique dans la pédagogie de la littérature ne soit marquée d'étroitesse doctrinaire préjudiciable à son adoption par le plus grand nombre.

Bernard GICQUEL
Université du Maine